

CONCOURS
LITTÉRAIRE
2015

DANS
LA PEAU
D'UN AUTRE
ÂGE



CONTRAT
DE QUARTIER
DE LA TAMBOURINE

Carouge, le 28 avril 2015

Je souhaiterais remercier :

L'association de la Maison de Quartier, qui m'a mis à disposition les locaux lorsque j'en avais besoin dans le cadre de l'organisation de ce concours. Ainsi que pour leur présence et leur aide.

Les nombreux et sympathiques habitants du quartier, qui m'ont aidée bénévolement à mettre en place et confectionner quelques gâteaux et spécialités pour la remise des prix.

Enfin, un immense remerciement au Conseil administratif et au Conseil municipal de Carouge pour l'enveloppe financière mise à disposition pour le Contrat de quartier.

Sibylle COLUNI
Porteuse du projet

SUJET DU CONCOURS

Dans la peau d'un autre... âge!

L'espace d'un texte, changez d'âge, de génération!

Dans notre cher quartier de la Tambourine, revenir en enfance, avoir à nouveau 20 ans ou s'approcher des 100 ans, tout est possible, à vous de choisir!

QUI SERIEZ-VOUS?

LES LAURÉATS

Catégorie A (de 10 à 13 ans)

Premier prix: Marie FUHRER
Deuxième prix: Makena DJAPO
Troisième prix ex-æquo: Lalaïssa JOUSSON
Alexia ARIKOK

Catégorie B (de 14 à 20 ans)

Premier prix: Marius FALQUET
Deuxième prix: Alexandre PINHAL RUBEN
Troisième prix: Valentina SCARIATI

Catégorie C (21 ans et plus)

Premier prix: Césarina GUIDA
Deuxième prix: Sébastien MULLER
Troisième prix: David WAGNIERE

Ce projet a été réalisé grâce au :
CONTRAT DE QUARTIER DE LA TAMBOURINE
Un chaleureux remerciement à cette formidable équipe.

LES MEMBRES DU JURÉ

Véronique ROSSIER

Libraire
Librairie Nouvelles Pages
15, rue St-Joseph, 1227 Carouge



Melissa BEAUCLERCQ

Bibliothécaire
BiblioQuartier des Grands-Hutins, Carouge
Passionnée de lecture.



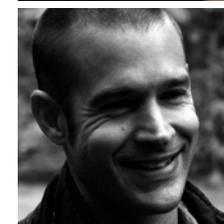
Bettina STEPCZYNSKI

Ecrivaine, carougeoise
« Sibylle, une enfant de silésie. »
Édition d'autre part, 2013



Florian EGLIN

Enseignant et écrivain, carougeois
« Cette malédiction qui ne tombe finalement pas si mal, roman brutal et improbable » Edition LaBaconnière, 2013
« Solal Aronowicz: Une résistance à toute épreuve... Faut-il s'en réjouir pour autant. Edition La Baconnière, 2014



Denise MARTIN

Animatrice d'ateliers d'écriture,
Fondatrice de la Compagnie des Mots.



Je remercie les jurés pour leur disponibilité et l'enthousiasme qu'ils ont montrés pour ce projet.

LES COMÉDIENS



Caroline GASSER
comédienne professionnelle,
valaisanne de Genève



Laurent SANDOZ
comédien professionnel,
Genève

Un immense MERCI à tous les partenaires qui ont généreusement participé en offrant les lots pour les lauréats.

Attitude Bio, Betjeman & Barton, Big Sandwich, Café du Cinéma BIO, Chocolaterie de l'Arve, L'Envie, Fine and more, Hansé Café, Jean-Vier, La Librerit, Librairie Nouvelle Page, O Little Top, Othilie boutique

Ainsi que :

Le cinéma BIO et le Théâtre de Carouge

Pour leurs dédicaces :

**ZEP, Frederik Peeters, Mr Florian Eglin,
Mme Bettina Stepczynski**

Et enfin :



BETJEMAN & BARTON
Carouge

Pour le thé servi durant
l'apéritif dinatoire



L'ÉPICERIE DE LA TAMBOURINE

Pour l'apéritif de bienvenue

supernova
design&communication
Yves Zagagnoni

Pour la réalisation le graphisme

Catégorie A _ 10-13 ans

1^{er} Prix – Mlle FUHRER Marie

Catégorie A _ 10-13 ans

La fête des anciens

Je m'approchai de la vitrine où je positionnai quelques chocolats dans les boîtes rouges ornées de ruban de satin de la même couleur.

Dans un tintement de clochettes, je sortis de ma chocolaterie. J'enfourchai mon vélo puis, me mis à pédaler de plus en plus vite, le vent me coupant le souffle. Au loin, le coucher de soleil offrait un spectacle impressionnant.

Après quelques minutes, je m'arrêtai devant la poste. Un sourire au coin des lèvres, je postai mes dix-huit lettres soigneusement écrites. Cette idée m'était venue la veille alors que je testais de nouvelles recettes de chocolats dans ma petite cuisine un peu vétuste. Je pensais à l'école primaire, à ces années de bonheur et d'insouciance et puis paf, ça m'avait frappé : je n'avais plus vu mes compagnons depuis plus de vingt ans, alors que je partageais mon quotidien avec eux auparavant. Alors, j'entrepris d'organiser une fête où nous pourrions nous retrouver et discuter. J'ai cherché les adresses de mes anciens amis mais je n'en ai trouvé que dix-huit. Le soir même, j'ai écrit les lettres et les ai mises dans de belles enveloppes. Et me voilà en train de poster ces invitations puis de repartir chez moi, à la Tambourine, le cœur léger.

Le surlendemain, je me précipitai à ma boîte aux lettres comme un enfant surexcité, attendant de recevoir un cadeau. Rien. Je ne cache pas que j'eus un petit pincement au cœur en ne voyant que des magazines empilés au fond de cette large boîte. Le même phénomène se répéta pendant les cinq jours suivants. Mais, le sixième jour, j'eus l'immense honneur de recevoir une réponse. Puis chaque jour de la semaine suivante, je reçus une à deux réponses. Quand je finis par voir seize lettres empilées sur ma table, je crus que c'était bon, et que tout le monde allait me répondre.

Mais le samedi de la semaine suivante, alors que le soir de la fête approchait, je reçus deux enveloppes que j'avais envoyées avec chacune un petit mot. Je les lus. Ils disaient que l'adresse ne correspondait plus à la bonne personne. Je fonçai derrière mon ordinateur et poursuivi mes recherches pour voir où Camille et Hugo avaient bien pu déménager. Après vingt minutes de recherches, je tombai sur un site qui mentionnait justement mon amie Camille. Elle était décédée un mois

auparavant, dans un accident de la route. Ce soir-là, j'allai me coucher à sept heures du soir après avoir longuement pensé à mon amie d'enfance, enfoui sous mes draps qui étaient devenus des éponges toutes mouillées de larmes salées. Je m'en voulais de ne pas avoir eu l'idée de la fête plus tôt. Mais je ne perdais pas espoir de retrouver Hugo, qui lui, je l'espérais, n'était pas mort. Je ne voulais pas deux amis en moins à ma fête. Alors je trouvai son adresse. Je pris mon vélo, l'enfourchai et pédalai jusqu'à ce que j'arrive à l'adresse indiquée. C'était un champ, avec un arbre au milieu.

Dans cet arbre, je pus apercevoir une cabane. Il ne pouvait pas habiter là ! Et bien oui ! Il y avait même une petite boîte aux lettres creusée dans une grosse branche. Alors je glissai la lettre dans la fente et repartis sur mon vélo. Tout en roulant, je remarquai sur le côté de la route, une jolie fleur. Elle pourrait améliorer la décoration de mon...

J'ouvris les paupières difficilement. « Surprise ! Entendis-je ». Telle fut ma surprise de voir toute mon ancienne classe autour de mon lit d'hôpital, dans le bruit des bips incessants. On m'expliqua que j'avais eu un accident et que j'avais perdu connaissance et que j'avais dormi pendant deux jours entiers. Mes amis se sont contactés et sont tous venus me soutenir, même ceux à qui je n'avais pas pu envoyer d'invitation car je n'avais pas réussi à retrouver leur trace. Nous avons ouvert une bouteille de champagne et fait une minute de silence pour notre Camille. J'étais vivant, quoiqu'un peu cabossé, presque tous mes camarades aussi, et nous avons réussi à retrouver la complicité de l'ancien temps, et je remerciai la vie, de m'avoir donné autant de bons camarades.

2^{ème} Prix – Mlle DJAPO Makena

Catégorie A _ 10-13 ans

Souvenirs d'une mémé

Ça fait maintenant deux ans que je n'ai plus vu mes petits enfants. Ils me manquent. Mélina et Léo aussi d'ailleurs me manquent. J'aimerais revenir dans le temps où c'était encore moi leur maman chérie chez qui ils venaient pleurer quand ils en avaient envie, à qui ils parlaient de tout et de rien, celle qu'ils aimaient plus que tout. Ah si seulement ils n'avaient jamais grandi! Si seulement moi aussi d'ailleurs, j'étais restée enfant! C'était une si belle époque...

Pourquoi le temps passe-t-il si vite? Le temps est assassin, il défile sans jamais s'arrêter et emporte avec lui les moments qu'on aurait voulu éterniser! Je me souviens, avant il y avait un arbre ici près de la maison de quartier, c'était mon petit coin à moi, j'adorais venir y jouer avec mes copains, on sautait de branche en branche, on faisait des cochons pendus et on riait jusqu'à en avoir mal au ventre. La maison de quartier aussi était pour nous un paradis, il y avait des tonnes de jeux, d'activités proposées, il y avait même une bibliothèque et une salle de brico! Maintenant il ne reste rien de tout ça, à la place, ils ont bâti des usines qui nous noircissent les poumons et sentent le toxique. La Tambourine c'est quoi à présent? Plus qu'un brouillis de fumée noire, de grues et de bâtiments délavés? Ce n'est pas comme ça que je la connaissais autrefois... C'était un quartier sympa, et surtout les gens étaient unis et solidaires. Je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais d'habiter là, de la chance que j'avais d'avoir des parents extraordinaires, un frère et une sœur si super, de la chance que j'avais de voir le monde sous un œil innocent et plein de rêves, en fait je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais d'être un enfant. Aujourd'hui, toutes les aventures que j'ai vécues, toutes les épreuves que j'ai connues, les rencontres que j'ai faites ne sont plus que des souvenirs, aujourd'hui j'ai 90 ans.

3^{ème} Prix – Mlle JOUSSON Lalaïssa

Catégorie A _ 10-13 ans

Mon Cher Journal

J'ai 16 ans. Je suis une jeune fille plus ou moins intelligente. Demain, j'entre en deuxième année de collège. Nous sommes en pleine troisième guerre mondiale et cela fait 4 ans qu'elle dure. Cette fichue guerre énerve tout le monde et personne ne sait pour quelle raison il faut se battre. Heureusement, les Sompériens sont de merveilleux médiateurs. Qui aurait cru que des hybrides puissent raisonner leurs créateurs. Quand je me souviens de la technologie de quand j'avais onze ans, je me dis que nous avons vraiment bien avancé. J'espère que la rentrée va bien se passer. L'année dernière une centaine d'élèves avaient péri dans une explosion. Je crains que nous ne retournions au Moyen Age, des innocents ont été brûlés vifs sur des bûchers. Des « juges » mènent des procès de sorcières. Mon amie, Willasine, une Sompérienne, m'a dit, hier, que la fin de la guerre était proche. Je dois dire que cela me rend très contente. De toutes les filles de Carouge, je suis la seule à m'être battue cet été... Willasine est revenue me rapporter une bonne nouvelle, la guerre est finie!! Willasine a tout de suite compris ce qu'il fallait faire. Elle appelé toutes nos amies pour faire la fête. Willasine me comprend toujours, normal, c'est mon sang qui coule dans ses veines. Elle est moi et moi, je suis elle. Nous sommes comme des jumelles. Je ne pense pas qu'un jour on ne sera plus ensemble. Je suis quand même triste pour Miranda, cette adorable petite n'a jamais connu un monde calme. Ce petit ange est l'enfant de ma cousine, du haut de ses 4 ans, elle comprend tout, comme si elle avait 30 ans! J'adore sa tendance à manger du chocolat quand elle s'ennuie. J'espère que maintenant elle pourra vivre une vie normale, même si je sais que le souvenir de la mort prématurée de ses parents hantera ses nuits jusqu'à sa mort.

3^{ème} Prix ex-æquo – Mlle ARIKOK Alexia

Catégorie A _ 10-13 ans

Lorsque j'étais enfant, je n'arrivais pas à me faire à l'idée que mes parents avaient eux aussi été enfants.

Ils ne comprenaient pas pourquoi j'avais envie de manger tous les bonbons ou même pourquoi je voulais une nouvelle Barbie alors que j'en avais déjà une.

Pendant mon adolescence, je ne pensais qu'à moi et ignorais les besoins des autres, je me sentais vraiment incomprise, je ne voulais plus aller en cours. Je trouvais ça totalement inutile. Mon avenir, je n'y pensais même pas! Je voulais juste sortir avec mes copines et me distraire, m'amuser! Mais, mes envies n'étaient vraiment pas partagées par mes parents.

Puis est arrivée une période que j'appellerais «l'éveil», où je me suis dit: «mais que veux-tu faire plus tard Noémie?». Puis, c'est là que je me suis rendue compte de l'importance des études... Alors j'ai pris quelques décisions comme moins sortir avec mes copines, plus me concentrer sur mes révisions et surtout passer mes examens pour avoir le métier de mes rêves.

Mais entre temps, j'ai aussi réalisé l'importance de la famille et essayé de rattraper le temps perdu. J'en ai vraiment fait voir de toutes les couleurs à mes parents pendant mon adolescence. Alors, il y avait vraiment beaucoup à rattraper.

Une fois que je m'étais remise sur la bonne voie, j'ai commencé à prendre du temps pour moi et j'ai rencontré celui qui allait devenir mon futur époux, Sacha, à l'époque il était timide, boutonneux, c'était toutefois un jeune homme très gentil et brillant.

Un beau jour d'été, nous avons célébré notre cérémonie. Sacha progressait rapidement au sein de son entreprise, il a commencé à partir en déplacements de plus en plus souvent, au début cela a été très dur pour moi...

Puis un jour, j'ai appris qu'on attendait un enfant. On était les plus heureux du monde. Les mois passaient, nous attendions avec impatience cette arrivée. On commençait à avoir quelques idées de prénoms. Le médecin nous avait annoncé

que ce serait un petit garçon, nous étions aux anges. On commençait à préparer la chambre et toutes les petites choses. Chaque jour qui passait était un pur bonheur. Je me sentais si bien.

J'étais maintenant à mon sixième mois de grossesse. Comme tous les mois, j'allai consulter mon médecin, accompagnée de Sacha. On attendait tranquillement, assis, dans la salle d'attente. Notre tour était enfin arrivé. On entra dans le cabinet du gynécologue, tout était très rangé. Le médecin observait l'état du bébé quand son visage se figea. Alors Sacha demanda ce qu'il se passait et il nous annonça la terrible nouvelle; il n'avait pas survécu.

À ce moment précis, je sentis mon cœur se déchirer en mille morceaux. Tout ce conte de fée s'était effondré. Quelques jours plus tard, sur le trajet du retour à la maison, il n'y avait aucun bruit. En passant par la porte, je me sentis tellement perdue. Alors je fis part à Sacha de ma décision, j'irai m'installer chez ma sœur à Paris. Je vis la tristesse dans ses yeux, mais il ne pouvait rien faire pour m'en empêcher.

Je pris le train, le trajet me paraissait si long. Une fois arrivée là-bas, je vis ma sœur, elle me prit dans ses bras sans dire un mot. Je ne souhaitais absolument pas en parler, je me sentais si mal. Les jours qui suivirent, je décidai de rester me reposer dans mon lit. Aller chez ma sœur m'avait fait du bien, il était temps pour moi de rentrer auprès de Sacha...

En arrivant à Genève, je ressentis un pincement au cœur. Sacha m'attendait sur le quai de la gare, le voir me réconforta. Je pris la décision de me trouver une passion pour faire passer le temps... Alors mon premier réflexe fut de chercher du travail. Au bout de quelques jours de recherches, j'ai eu la chance d'en trouver un, pas très loin de chez moi, dans une petite boutique. J'étais ravie. Le temps passait, je me remettais lentement de cette dure épreuve.

Une année après, on prit la décision d'avoir un autre enfant. J'avais peur de le perdre à nouveau. Les mois passaient peu à peu, tout se déroulait à merveille, nous commençons à acheter les petits habits bleus.

Le 21 janvier 1993 est né notre petit Valentin. Il ne pleurait pas beaucoup. Il était tellement mignon.

Les années passaient, c'était un très beau garçon. Il aimait l'école. À 7 ans, il avait déjà 26 petites voitures et 4 camions, il en raffolait. C'était un garçon très gâté...

Puis dix ans après, il était toujours aussi beau mais ses intérêts n'étaient plus les

mêmes. Il sortait avec ses copains, l'école ne l'intéressait plus du tout.
Il n'y était jamais d'ailleurs. C'était un jeune homme très insolent, j'avais mal,
je ne comprenais pas pourquoi Valentin était ainsi avec nous. On lui avait pourtant
donné une super éducation.

Quelques années plus tard, il prit les mêmes décisions que moi dans ma jeunesse.
Puis, il rencontra une femme, une très belle femme, elle était brillante.
Et le 2 mars 2015 est née ma petite fille Ambre.

Au jour d'aujourd'hui, nous sommes les grands-parents les plus heureux du monde.

Avec Sacha, nous prévoyons de nous installer aux Bahamas pour nous reposer de
cette vie si mouvementée mais tellement belle.

Catégorie B _ 14-20 ans

1^{er} Prix – Mr FALQUET Marius

Catégorie B _ 14-20 ans

Le dernier envol

18h41... Un faible battement d'ailes... Une traînée de pollen... Philandrin le papillon arrivait au bout de son existence. Sa courte, mais néanmoins palpitante existence. Il se sentait vieillir de minutes en minutes, comme si l'entière existence de son corps allait partir en poussière d'un moment à l'autre! Il se posa sur une feuille et contempla le jardin qui se faisait grignoter peu à peu par l'obscurité. La nuit approchait, son crépuscule à lui. Elle est loin, l'époque du cocon, du batifolage entre larves; les heures de gloire. Il repense à ses compagnons, tous attirés par cette source de lumière, tous fous d'elle; ils s'en sont brûlés les ailes. Ses amis, son père, son frère... c'est horrible, affreux, abominable; il est le seul à s'en être tiré, il s'est sauvé loin d'elle... C'est beau, des ailes, si beau. Mais ça n'a rien d'éternel. Il les revoit, eux, les nouveau-nés. Quelques secondes dans les pattes et déjà loin vers le soleil. Ah, ils grandissent si vite, même pas nés il y a quelques heures, déjà loin de leurs nids et bientôt à ma place!

Ces quelques lignes servent à donner l'impression que le texte est plus long. La fabrication des bouchons de liège ne se fait pas en Turquie. Enfin ce n'est pas typique. Pourquoi le serait-ce? Reprenons.

Philandrin, toujours sur sa feuille, admirait les derniers rayons de soleil de cette chaude journée de mai... Comme il en aura profité, de sa journée... Sa seule et unique journée. Il a volé à n'en plus pouvoir, il a pollinisé un maximum de fleurs, et conquis un maximum de femelles! Il quittait ce monde heureux, il avait déjà tout prévu! En puisant dans ses dernières forces, il allait monter, monter le plus haut possible, par-delà la cime des arbres, par-delà les juges, pour se laisser tomber, de tout là-haut, et partir en pleine chute, en admirant cette belle planète une dernière fois! Ce sera le grand final, ça sera magnifique, grandiose, l'extase totale! Il avait presque hâte de quitter le jardin! Il se réchauffa au maximum, absorba l'énergie du dernier rayon de soleil, l'ultime! Il déploya ses ailes, prit son envol! Ça y est, il décollait, le grand voyage commençait, il s'y était tellement préparé, il montait, mont... OH, quelle lumière bleutée et fascinante, si j'allais voir ça de plus près.... « bzzzzGRZZT »

Au revoir Philandrin!

2^{ème} Prix – Mr Alexandre PINHAL RUBEN

Catégorie B _ 14-20 ans

Quand j'étais plus jeune

Je me présente, je m'appelle Claude, j'ai 80 ans et j'habite dans le canton du Valais. Ici, tout a changé. Quand j'étais plus jeune, vers mes 6 ans, je me souviens encore qu'après les cours, on sortait tous jouer dehors sans que nos parents le sachent. On s'amusait beaucoup tous ensemble. Quand on rentrait à la maison, on se prenait quelques fessées mais ça valait le coup. Maintenant, on ne voit presque plus d'enfants dehors, c'est triste, mais la vie est comme ça. Aujourd'hui, les enfants passent tout leur temps libre à jouer sur leurs consoles électroniques. Je me souviens aussi de ce que je faisais vers mes 10 ans. Mes parents me levaient à 5 heures du matin pour aller les aider avec les animaux de la ferme. Sortir les moutons, traire les vaches, donner à manger aux cochons, ce sont quelques tâches que je devais faire tous les jours avant d'aller à l'école. A l'école, on avait souvent des contrôles et quand on n'avait pas appris nos leçons on ne se prenait pas qu'une mauvaise note! On avait aussi droit aux coups de règle sur les doigts.

Après l'école, j'avais le droit de jouer un peu avec mes amis, puis je devais retourner aider mes parents pendant que les autres continuaient de jouer. Pendant le repas, seuls mes parents pouvaient parler, moi je devais me tenir tranquille sans rien faire. Le soir, je faisais mes devoirs jusqu'à très tard avec pour lumière une simple bougie et si je m'endormais le lendemain à l'école, 50 coups de règle. Quand j'ai eu 14 ans, j'ai dû sortir de l'école pour aller travailler avec mon père. Je recevais 1 franc par semaine. Certains disent que c'était beaucoup, d'autres disent que c'était peu... mais moi je trouvais ça super le fait d'avoir de l'argent. Je pouvais m'acheter plein de sucreries. Avec 50 centimes, je pouvais m'acheter un demi-kilo de bonbons. Aujourd'hui, les enfants sont trop gâtés, ils ont tous ce qu'ils veulent et sans efforts.

J'ai très peu de souvenirs, mais je dois vous avouer que ceux que j'ai sont géniaux. J'ai beaucoup souffert pendant ma vie, mais même si je pouvais, je n'aurais rien changé car c'est avec toutes ces souffrances que je suis devenu aujourd'hui ce que je suis.

3^{ème} Prix – Mlle SCARIATI Valentina

Catégorie B _ 14-20 ans

L'anniversaire de la princesse Mélie

Aujourd'hui est le jour le plus attendu de toute ma vie! Demain sera une nouvelle période de ma vie, un nouveau chapitre de l'histoire. Je n'arrive pas à croire que ce jour soit enfin arrivé, après tant de temps d'attente! Je vais enfin savoir ce que c'est d'être traité comme une grande personne. Bon, vous n'avez toujours pas trouvé? Aujourd'hui je fête mes 16 ans! Mes parents ont organisé une immense réception en mon honneur. Il n'y aura que les nobles des royaumes voisins. Bah oui, tout le monde n'a pas la chance d'aller à l'anniversaire de la princesse. Pour une fois, je vais être le seul et unique centre d'attention. Pour ce jour unique, j'ai demandé à mes deux meilleures amies de m'aider à me préparer. Vous vous en doutez, les deux sont des princesses. Cette fête va être formidable! Je vais danser jusqu'au bout de la nuit, discuter avec mes amies, manger et ...

- C'EST NOUUUUUUS!!!! Régina et Geneviève venaient d'entrer dans ma chambre tel un ouragan. J'ai beau leur expliquer qu'il faut toquer avant d'entrer, ça ne rentre pas. Mais bon, ce sont les meilleures amies du monde et je les aime beaucoup même si elles arrivent systématiquement en retard.

- Surtout ne touchez pas à la porte. Leur fis-je remarquer.

- Oui oui désolé, alors? dit Régina en s'asseyant sur mon lit.

- Alors quoi? Demandais-je.

- Tu ne nous as pas dit qui est invité! S'exclama Geneviève.

- Mais si! Tu ne te souviens pas? Tous les rois, reines, princes et princesses des royaumes voisins.

- Ça je le sais. Je voulais savoir si il y aura ... tu sais ...

Encore cette histoire, elles ne s'arrêteront jamais! Le « tu sais qui » est en fait le prince d'un des royaumes voisins, le prince Clotaire. Vu qu'on habite assez loin l'un de l'autre, on communique par lettre. Sauf que malheureusement, je n'ai

qu'un forfait de quinze pigeons voyageurs par mois. Alors forcément, on ne peut pas beaucoup s'écrire. Enfin pour résumer on s'entend très bien et les filles me harcèlent pour savoir ce qui se passe entre nous. Cela dit, il ne s'est jamais rien passé ...

- Je crois qu'il sera là ... leur répondis-je.

- Super!! s'écria Geneviève.

TOC TOC TOC.

- Mélie, il faudrait commencer à te préparer. Les invités vont bientôt arriver! déclara ma mère en entrant dans ma chambre.

- Oui, bien sûr mère.

2 heures plus tard ...

J'étais enfin prête! J'avais enfilé une robe magnifique, rose, longue, une robe de princesse quoi (logique...)! J'étais stressée à l'idée de faire ma grande entrée dans la salle de réception. Les invités étaient déjà tous là! Comme toujours, Geneviève et Régina étaient à mes côtés. Pour tout vous dire, ce qui me stressait le plus était de voir le prince Clotaire.

TOU TOU DOU DOU (bruit de trompètes, pour ceux qui ne l'aurait pas compris).

- Oyé oyé, veuillez accueillir la Princesse Méliiiiiiiiiie!

Toute la salle m'applaudit. Quand je dis toute la salle, ça comprend également Clotaire que j'avais déjà repéré. J'étais en haut des escaliers et je m'apprêtais à descendre accompagnée de Régina et Geneviève.

- Tu l'a vu? Me chuchota Régina à l'oreille.

- Oui ...

Une fois arrivée en bas des escaliers, tous les yeux étaient braqués sur moi.

- Vas-y, fonce vers lui avant qu'une autre princesse ne le remarque ! Me conseilla Geneviève.

- Je ne peux pas! Je dois d'abord saluer les v... enfin les amis de mes parents.

Tout le monde me regardait, il m'était impossible de traverser la salle sans qu'on ne le remarque. Par conséquent, je dû saluer tous les amis de mes parents, et je peux vous dire qu'il y en avait un paquet. Mais bon, maintenant je peux aller vers Clotaire qui depuis tout à l'heure rôde vers le buffet. Je m'avance vers lui en marchant comme une princesse, cet à dire en se tenant droite, la tête haute et tout le tralala.

- Oh tiens, bonsoir Clotaire! Je ne m'attendais pas à vous voir.

- Bonsoir Mélie. Avez-vous goûté le rôti de sanglier? C'est une pure merveille. Me demanda-t-il en s'en resservant une assiette.

-Euh oui... enfin non je ne l'ai pas goûté mais je n'en doute pas.

- Au faite Mélie, je voulais vous demander quelques chose... il posa son assiette et me regarda fixement droit dans les yeux.

- Oui? Je n'arrive pas à y croire, il va demander ma main, après tant d'attente ! C'est officiellement le plus beau jour de ma vie, Dommage que Régina et Geneviève ne soient pas à côté de moi pour voir la scène. Mais comment dois-je réagir ? Je fais comme si je ne m'y attends pas ou... ?

Tout à coup, mon (futur) prince charmant se retourna en direction de la porte d'entrée. Une femme entra. Elle portait une robe splendide, mais bien moins belle que la mienne évidemment. Mon prince ne cessait de la regarder. Elle vint vers nous.

- Bonsoir princesse, joyeux anniversaire. me dit-elle.

- Bonsoir, merci ... et ... vous êtes?

- Ma fiancée. Mélie je voulais vous demander si vous acceptiez de venir à notre mariage, cela nous enchanterait. Répliqua mon ex-futur-prince.

Catégorie C _ 21 ans et plus

1^{er} Prix – Mme GUIDA Césarina

Catégorie C_ 21 ans et plus

Je dois rester ici

Lorsque, enfin, j'emménageai dans ce nouvel appartement sur les hauteurs de Carouge, j'avais l'impression d'avoir trouvé le Saint Graal. Deux ans de recherches intensives étaient presque arrivés à éteindre ma positivité habituelle mais l'opportunité de revenir dans le quartier de mon enfance avait effacé tous les tracassés liés à cette quête. L'appartement en question était un lumineux trois pièces au deuxième étage d'un immeuble flambant neuf : pas de vis-à-vis direct, une nature luxuriante à portée de main et un charmant petit écureuil roux qui se donnait en spectacle devant mes fenêtres. Bref, le bonheur... Au loin, mais pas tant que ça, on devinait même l'ancien orphelinat qui nourrissait tant de phantasmes lorsque j'étais enfant.

Cependant, le jour du déménagement, un événement a priori anodin allait par la suite chambouler le reste de ma vie... En attendant le camion qui devait m'apporter mes petites affaires, je me rêvais dans mon nouveau chez-moi et me promenais de pièce en pièce en mimant, comme le ferait un enfant, chaque action que j'imaginais : prendre le thé avec mes amis, lire un livre sur mon balcon, préparer de bons petits plats,... Mais, soudain, mon regard fut attiré par un objet qui ne devait en théorie pas se trouver dans mon champ de vision : une boîte...

Une simple boîte à chaussures trônait au beau milieu de la pièce qui allait devenir mon salon. Je me demandai immédiatement qui avait pu la déposer là et pensai naturellement qu'il s'agissait d'une personne de la régie. Sans doute contenait-elle quelque document important. Mais, en y regardant de plus près, je pus lire sur le couvercle une énigmatique inscription manuscrite : « Je dois rester ici ». Je m'assis par terre, jambes croisées, et ouvris ce paquet comme s'il renfermait un trésor.

À l'intérieur se trouvaient de nombreuses photos en noir et blanc, aux bords écornés jaunies par le temps. Elles avaient l'air d'avoir été souvent manipulées et étaient rangées négligemment. Je m'apprêtais à les regarder attentivement lorsqu'on sonna à ma porte : mes cartons étaient là. Le contenu de la boîte devrait attendre, mon emménagement avait la priorité. C'est ainsi que la boîte fut placée sur une étagère de l'armoire encastrée et bien vite oubliée, dissimulée qu'elle était par mes draps et mes fourres de duvet...

Quelques années plus tard, à l'occasion d'un grand nettoyage de printemps, je remis la main sur cette boîte et, cette fois, je pris le temps de parcourir les clichés qu'elle renfermait. Ceux-ci couvraient plusieurs décennies. Les plus anciens paraissaient avoir été pris aux premières heures de la photographie alors que les plus récents, toujours en noir et blanc, montraient des personnes habillées dans un style rétro tout droit sorti d'un film sur les sixties. Les sujets étaient, pour la plupart, des groupes de quelques personnes, majoritairement des femmes vacant à diverses activités de la vie quotidienne ou posant sagement pour la postérité dans des attitudes figées. Après les avoir passées toutes en revue, j'étais ces photos sur mon plancher comme pour mieux les observer et c'est à ce moment-là qu'un détail me sauta aux yeux. Alors que toutes les nuances de gris dominaient très nettement, une éclaboussure carmin s'invitait timidement sur chaque photo, mettant en évidence une bouche, toujours la même... Un frisson inexplicable parcourut mon échine comme si un glaçon remontait le long de ma colonne vertébrale. Sur toutes ces photos, on pouvait apercevoir plus ou moins distinctement le même visage, celui d'une femme, l'air vaguement familier, d'une beauté intemporelle, sa bouche rehaussée de carmin. Comment cela était-il possible ? De la plus ancienne à la plus récente, ces photos couvraient presque cent ans... S'agissait-il de plusieurs femmes d'une même famille ? Ou quelqu'un s'était-il donné beaucoup de mal pour effectuer des montages ? De nombreuses explications se bouscullaient dans ma tête, de la plus rationnelle à la plus farfelue mais aucune ne me satisfaisait réellement.

Très intriguée, je décidai de mener ma petite enquête. Reconnaisant sur certaines de ces photos les alentours de l'ancien orphelinat, je commençai mes investigations par les archives de cet endroit énigmatique. Rapidement, j'appris que le lieu, qui avait fermé ses portes en 1962, ce qui devait approximativement correspondre à la date à laquelle les dernières photos avaient été prises, avait accueilli en ses murs principalement des fillettes orphelines, des enfants illégitimes ou dont les parents ne pouvaient s'occuper. Je réussis également, grâce à mes nombreux contacts et aux informations contenues dans les documents que je pus consulter, à retrouver la trace de quelques-unes des anciennes pensionnaires de la maison. Pour certaines, le visage de la femme aux lèvres carmin semblait effectivement raviver de lointains souvenirs, souvent douloureux, mais aucune ne parvint à me fournir suffisamment de renseignements pour l'identifier clairement.

Après plusieurs mois, mes recherches étaient au point mort. Trop de questions et si peu de réponses me donnaient un sentiment d'impuissance. Mon imagination et la fascination que j'éprouvais pour cette femme comblaient tant bien que mal les informations lacunaires que j'avais récoltées. Elle était devenue pour moi une véritable obsession, me poursuivant partout et à tout instant. Je croyais voir son

visage dans le reflet d'une vitrine, en croisant une passante dans la rue ou sur les photos des magazines. Et la nuit, elle habitait mes rêves avec une telle présence et un tel réalisme qu'au réveil, le trouble en moi ne faisait qu'augmenter. J'étais incapable de penser à autre chose, incapable de me concentrer sur un autre sujet. Mon entourage commença subrepticement à se détourner de moi, mon employeur me conseilla avec fermeté de prendre du repos avant de me l'imposer radicalement.

J'étais peut-être allée trop loin. Je devais faire quelque chose, réagir rapidement et définitivement. C'est pourquoi, dans un éclair de lucidité, je décidai un matin de me débarrasser de cette boîte et de tout son contenu. S'en suivit une période très trouble, dont ma mémoire n'a gardé que quelques bribes de souvenirs, comme si un voile opaque avait recouvert ma vie.

Lorsque je repris pied, plusieurs semaines plus tard, une nouvelle vie semblait s'offrir à moi. Peu à peu, je recommençai à prendre soin de ma personne, j'étais plus souriante et mes pensées pour la femme de l'orphelinat paraissaient lointaines. Le destin me donnait une seconde chance et je comptais bien en profiter. Le fait même que j'ai pu être aussi obnubilée par cette femme avait, avec le recul, quelque chose de risible. Jusqu'au jour où, je ne sais comment, je me retrouvai nez à nez avec la boîte...

Le doute n'était pas permis, c'était la même boîte qui longtemps auparavant était apparue dans mon salon. Elle était à nouveau là, au même endroit, avec la même inscription et le même contenu. Si beaucoup de mes souvenirs semblaient absents de ma mémoire récente, celui du jour où je m'étais débarrassée d'elle était, lui, cependant très net. Alors, comment cela était-il possible ?

Je me dis qu'une bonne douche m'aiderait à y voir plus clair. L'eau chaude ruisselait sur moi, emportant mes interrogations, mes doutes, mes peurs. Un sentiment de bien-être retrouvé m'envahissait à nouveau. Je me sentais d'attaque pour affronter ce nouveau mystère. En me séchant, j'imaginai de nouvelles pistes, d'autres alternatives jusqu'à ce que la buée qui recouvrait le miroir de ma salle de bain ne commençât à se dissiper. La stupeur et l'effroi qui s'emparèrent alors de moi auraient dû apparaître dans le reflet de la glace mais au lieu de cela je vis... un visage, mon visage... celui d'une femme, l'air vaguement familier, d'une beauté intemporelle, ma bouche rehaussée de carmin...

Je devais rester ici...

2^{ème} Prix – MULLER Sébastien

Catégorie C_ 21 ans et plus

Fugue folle

Il avait couru tout le long, sans se retourner. Il ne s'était arrêté pour reprendre son souffle qu'après avoir atteint le grand champ. Une fois remis de sa course folle, il l'avait contourné en empruntant le petit chemin de terre. Il s'était senti libre, enfin...

Ça faisait si longtemps qu'il n'était pas revenu dans le coin et, le temps passant, tant de choses avaient encore changé. En arrivant à l'angle du chemin, il avait remarqué deux gros immeubles jaunes qui avaient poussés sur la parcelle en contrebas. Il s'était rappelé les bons moments passés dans ce verger. Les jeux, les sauts et autres poursuites avec ses frères et sœurs. Les longues siestes d'été contre sa maman, à l'ombre du grand pin. Toute la tendresse de son enfance...

Un bruissement dans les feuillages l'avait fait sursauter et il avait repris sa fuite en trotinant. Il ne voulait pas qu'on le repère et préférait du coup se montrer méfiant. A partir de là, le chemin, récemment refait, était parfaitement plat et propre. Comme savait si bien le faire l'Homme moderne.

Il avait longé tout le champ constatant au passage les nombreuses marques roses qui le parsemaient. Comprenant qu'une nouvelle cité de béton allait s'emparer de sa nature, il avait repensé avec émotion à l'époque où les topinambours s'épanouissaient d'un bout à l'autre de ce rectangle de terre. Il venait souvent y faire des courses, avec ses cousins notamment, au grand dam du vieux paysan qui parfois les poursuivait en brandissant sa fourche. Toute l'innocence de sa jeunesse...

A l'autre coin du champ, il y avait un dense quartier d'habitation et une école qui eux, étaient déjà là depuis bien longtemps. Il en avait d'ailleurs suivi, à l'époque, toute la construction avec intérêt avant de prendre peur au fur et à mesure que les gigantesques immeubles avaient remplacés ses coins favoris.

Depuis, il ne s'y était jamais aventuré et savait que ce n'était pas une bonne idée d'en prendre le risque. Il avait quand même hésité un instant à s'y faufiler pour retrouver d'éventuelles traces de son passé mais la sortie d'une horde d'enfants

hurlants dans le préau l'avait définitivement poussé dans la direction opposée. Il était furtivement descendu par le chemin en goudron et avait traversé le vieux parking bosselé sans croiser âme qui vive. Ça lui allait...

A l'autre bout, il s'était retrouvé face à une cabane sur roulettes des plus intrigantes mais c'est autre chose qui avait attiré son attention. Il s'était approché de ce bâtiment à toit plat qu'il ne connaissait pas. Ça ressemblait un peu à une petite maison de bois Fugue folle dans ce quartier d'immeubles immenses. Comme un cabanon au fond du jardin mais à grande échelle. Et il aimait ça les cabanons...

En avançant encore, il avait constaté que la porte était ouverte. Curieux, il était entré.

Tout était silencieux. La lumière était tamisée. Il s'aventura dans la grande salle oubliant d'un coup le passé, le champ et l'avancée de la ville sur la campagne. La pièce dans laquelle il se trouvait était bien décorée. De grands rideaux attachés et une lumière légèrement tamisée donnaient à l'ambiance un ton paisible. Devant lui, il y avait de drôles de cailloux dans des vitrines et, derrière, un copieux buffet s'étalait sur plusieurs tables recouvertes d'élégantes nappes bordeaux. Il n'y avait personne. Enfin... C'est ce qu'il croyait avant de ressentir une présence. Comme un regard sur lui. Il fila se cacher sous une table profitant de la longue nappe pour devenir invisible. Après quelques instants, il jeta un coup d'œil entre les pans de tissus. Il eut juste le temps d'apercevoir deux personnes au fond de la salle avant de reculer, sûr d'avoir été repéré. Il resta aux aguets quelques instants puis, n'entendant aucun bruit, se risqua à ressortir discrètement la tête entre deux morceaux d'étoffe.

Il regarda fixement les deux personnes dont il ne voyait que le haut du corps, le reste étant masqué par une autre table. Ils étaient côte à côte, le long du mur. Un homme et une femme. Cette dernière semblait le regarder, immobile.

Il tressaillit mais ne bougea pas. Il l'observa. Elle était relativement jeune, pas vraiment belle et le teint plutôt pâle. Elle paraissait évasive, comme si elle voulait cacher quelque chose d'imperceptible derrière un vague sourire. De la tristesse peut-être. Ses cheveux, couverts d'un voile de tulle, tombaient en fines bouclettes rousses le long de son visage jusque sur un bustier brun vert. Elle avait quelque chose d'intrigant, presque mystérieux, qui l'empêcha de détourner le regard pendant plusieurs secondes. L'avait-elle vu? Pourquoi ne réagissait-elle pas?

Environ un mètre à sa gauche, l'homme, lui, paraissait fixer le centre de la salle. Il se demanda ce que ses yeux verts perçants pouvaient regarder avec tant

d'insistance et conclut que ça devait être une autre table couverte de victuailles. Il devait attendre impatiemment l'ouverture du buffet. Ça devait être ça. Ça collait bien avec le visage de l'homme, amaigri, le teint livide et l'air extenué, comme affamé. En plus, un gros pansement lui recouvrait l'oreille et toute une partie de la joue. Il n'avait pas l'air bien. Il semblait aussi avoir froid puisque qu'il portait un lourd manteau de feutre et avait encore sur la tête une épaisse chapka bleue.

C'est au moment où il s'attardait sur la fourrure entourant le couvre-chef qu'un frisson lui parcouru l'échine. Cet individu lui fit soudainement peur. Il avait l'air tourmenté, prêt à manger n'importe quoi. Où n'importe qui. D'où, sûrement, l'air mal à l'aise de l'étrange femme.

Son instinct de survie lui ordonna de fuir au plus vite. Pris de panique, il tourna deux ou trois fois sous la table avant de finalement en sortir par l'arrière. Il se glissa derrière une autre table et, avant de se lancer à découvert vers la sortie, jeta un dernier coup d'œil en direction de ces inquiétants personnages.

C'est à cet instant qu'il en remarqua un troisième. Une vision qui le tétanisa. Il était lui aussi le long du mur, un mètre encore à gauche de l'homme affamé et paraissait carrément horrifié. Il n'avait plus de cheveux, ses yeux donnaient l'impression de vouloir quitter leurs orbites et ses mains étaient solidement plaquées sur ses oreilles. Sa bouche, grande ouverte semblait mûre à hurler le cri qui refusait apparemment de s'en échapper.

Rapidement, une sorte de synthèse se fit dans son cerveau. C'était la femme le réel danger. Son sourire et son air mystérieux cachaient en fait un être démoniaque! C'est elle qui s'en était prise à l'homme au bonnet, le blessant à l'oreille, et l'autre, totalement terrifié, tentait de s'enfuir en protégeant les siennes! Craignant à son tour de se faire attaquer par la prédatrice, il bondit de sa cachette en direction de la porte grande ouverte. Dans l'affolement, il glissa manquant de se fouler une patte et heurta un présentoir vitré mais ne relâcha pas son effort. Personne ne sembla le poursuivre et il s'apprêtait à atteindre l'extérieur quand un homme surgit en travers de sa route. Avant même d'être saisi, il reconnut la salopette de son éleveur et su que ce cauchemar était terminé. Tout comme sa fugue nostalgique d'ailleurs.

- Ah, c'est là qu'tu t' caches! Au vernissage du « Musée des Enfants » d'la Maison d'Quartier... Tu pensais t'cultiver ou bien...?!? J'te rappelle qu'on a la foire aux bestiaux d'la Sardaigne cet après-midi...

L'homme lui attacha un collier autour du cou et ajouta en rigolant.

- Un mouton au milieu des De Vinci, Van Gogh et autres Munch...Non mais tu vois le tableau!

L'eau du vase miraculé

Un jour j'ai décidé d'être vieux.

En appelant mon travail, j'ai annoncé à mes collègues de bureau que, dès lors, ils ne devaient plus compter sur moi.

Puis ai descendu ma voiture au Bureau des autos, l'ai parquée sur la place jaune réservée aux personnes à mobilité réduite, ai rempli un sac en papier avec toutes les affaires qui traînaient dans l'habitacle et qui pourraient être encore utiles à ma nouvelle vie et aux prochaines démarches qui jalonnaient sûrement les jours à venir.

Et donc pour commencer : Rendre mon permis de conduire au guichet 15 du Bureau des autos.

Comme mon père aurait dû le faire, il y a huit ans, avant d'avoir eu son accident la veille de ses 91 ans alors qu'il cherchait nerveusement l'entrée du parking du « Quartier général de la Gestapo », afin d'y poser une bombe, une vraie, qui, en état d'exploser et négligemment posée sur le siège arrière de sa Volvo aurait pu, en plus de la nervosité de mon père, être, un réel danger.

Ce jour là Carouge avait eu chaud.

Etant donné qu'il n'y avait jamais eu de « Gestapo » à Carouge, et qu'on était en 2007 mon père avait été considéré comme sénile ou du moins plus capable de conduire une voiture sans mettre en danger l'intégrité d'autrui.

Et ceci par la voix du chef même de la « Troupe d'Intervention et de Déménagement de la Confédération », la TIDC.

Pour dire qu'il n'y avait eu aucun recours possible.

Mon père, interdit de toute initiative personnelle et solitaire, n'avait pas eu le loisir de venir apporter son permis lui-même au Bureau des autos.

Ce jour là, privé de cette démarche, mon père avait commencé à mourir.

La dame du guichet 15 me proposa de réfléchir et de prendre du temps, avant de rendre définitivement le document.

Ce que je ne n'ai pas fait.

Je suis rentré en taxi, pressé de me mettre à ma fenêtre et regarder les enfants courir et jouer par grappes, le soleil apparaître sur le toit de l'immeuble et disparaître derrière le grand sapin, compter les voitures bleues, celles de marque françaises, deviner qui sera la dame qui fera traverser les écoliers et surtout guetter les tous premiers signes du printemps.

Ceux qui sont avant les premiers signes,

Ceux là qui nous amènent à penser que l'hiver étant tellement triste et profond, les bourgeons vont forcément se mettre à gonfler, histoire de se révolter et ne pas accepter la fatalité imposée.

Arrivé chez moi, comme je me sentais passablement fatigué, je décidais de remettre la fenêtre à plus tard et de me coucher un moment.

Je dormis tout l'après-midi et me réveillai alors que la nuit était tombée. J'avais froid. Bouger me faisait mal. Je saisi la couverture, la rapprochait de mon visage, me suis dit que la vie ainsi était bonne et qu'on devrait élever une statue à celui ou celle qui a inventé le lit, les draps et les oreillers - était-ce le même? - Un homme seul avait-il pu inventer tout ça? Qui fut le premier à se blottir contre un sac en plumes?

J'ai dû me rendormir pour me réveiller assoiffé et incapable de savoir ce que je faisais et quelle heure il était.

Je ne me levais pas car j'en étais incapable. Après des efforts interminables et douloureux je parvenais, en m'accrochant au montant droit de ma tête de lit, à quitter la position couchée pour me retrouver non pas en position assise mais en une sorte d'entre-deux, qui ne me permettait pas de tout faire aisément mais au moins de ne plus me sentir couché.

Dans cette nouvelle position, j'espérais ainsi retrouver mes esprits, refaire circuler mon sang et retrouver la sensibilité aux pieds que je ne sentais plus.

Ceci afin d'avoir la force de marcher sans m'encoupler jusqu'au téléphone, à la bouilloire de la cuisine, à ma fenêtre aux sachets de tisanes et aux paquets de biscuits secs.

Je n'avais pas faim pour autre chose.

Je n'avais pas faim du reste.

Appeler mon fils me semblait être la meilleure solution.

Je me rendormis pour ouvrir les yeux quelques heures plus tard alors que le jour était levé et je me sentais mieux. Si ma soif était intenable, j'avais retrouvé mes pieds et la sensation de pouvoir me lever afin de commencer la première journée de ma nouvelle vie.

- Il suffira de m'adapter! Pensais-je. Maintenant j'avais le temps pour ça.

Je commencerai par étudier les bruits de la cour, le va-et-vient des écoliers, des voitures de livraison, les odeurs des repas. Ces infimes changements rythmeraient ma vie, et je m'y accrocherai avec délectation.

La lumière embrasante, le grondement de l'orage. C'est alors que je me suis retrouvé debout mais chancelant, agrippé à l'encadrement de la porte du salon. J'avais l'envie d'aller plus loin, de lâcher mon point d'accroche de traverser la pièce d'un pas joyeux et gourmand.

La journée semblait tellement bien partie, et si ce n'était ces vertiges et la lumière aveuglante je n'avais mal nul part.

C'était comme si rien ne m'empêcherais d'aller jeter un coup d'œil à la fenêtre. Je n'avais peur ni de contourner la table basse, ni d'attraper le téléphone au creux du canapé pour appeler mon enfant.

BZZZZ! La sonnerie du téléphone. Mon fils! J'ai lâché la porte et je me suis élancé en direction du sofa. Le buste en avant, les jambes à la traîne. Ma tête et mes bras en pagaille. Mon corps s'était disloqué et ne répondait plus. J'entraînais dans ma chute tous les objets auxquels je pouvais m'accrocher. Qui eux-mêmes en faisaient basculer d'autres dans un bruyant et terrifiant naufrage. Ma tête arrivait la première sur le canapé. Mon front sur le téléphone que je saisi. Mon corps était ailleurs, il ne suivait même plus.

Je décrochais.

Au bout du fil, la personne du Bureau des autos me demanda sans détour :

Si j'avais un cœur, une conscience et un poil de civisme. Elle me rappela de sa voix sèche et acide que je ne devais pas connaître la souffrance d'être infirme ou malade ou impotent ou vieux ou tout ça à la fois. Elle rajouta, d'un ton menaçant, qu'elle me souhaitait de connaître ces maux, afin que je comprenne quelle horrible faute j'avais commise, en laissant un jour entier ma voiture sur une place réservée aux malades. Alors qu'elle n'avait pas le droit d'y rester une minute, sans un macaron officiel et distinctif.

Pour ne plus l'entendre j'ai raccroché.

J'ai bu l'eau du vase qui était miraculeusement resté intact sur la table basse. Effondré, je me suis rendu compte que je ne me souvenais plus du numéro de mon fils.

Sûrement à cause de la chute, dans ma tête tous les chiffres s'étaient mélangés. Pour essayer de m'en souvenir, je faisais des tas imaginaires: Les un avec les un, les zéro avec les zéro, les huit avec les huit. J'essayais des combinaisons, les défaisait. Alors je secouais le sac - comme au loto de la Maison de Quartier. « Sac! » Je criais dans ma tête et le secouais et remontais mes petites pyramides de numéros.

Cela ne me menait à rien.

Et me suis endormis pour rêver.

Le Bureau des autos. Ma voiture qui flambe sur la place de parking jaune. Moi qui suis étendu au milieu du parking de mon sang et de mon urine. Les passants me frôlent et ne me voient pas. L'horrible Kapo-du-téléphone-de-tout-à-l'heure vociférant son fiel envers les gens de mon espèce, sort de sa guérite et cours dans ma direction, furieux, déterminé, déchaîné. A mesure que je le vois s'approcher, je fixe ses mains acérées et haineuses. Elles ne semblent destinées qu'à me serrer le cou, me déchirer la chair, me faire quitter la vie, du moins le néant dans lequel je me suis fourré.

Alors tout se passe très vite :

J'entends un bruit de clé, ses pas, je sens son corps qui se rapproche, son souffle

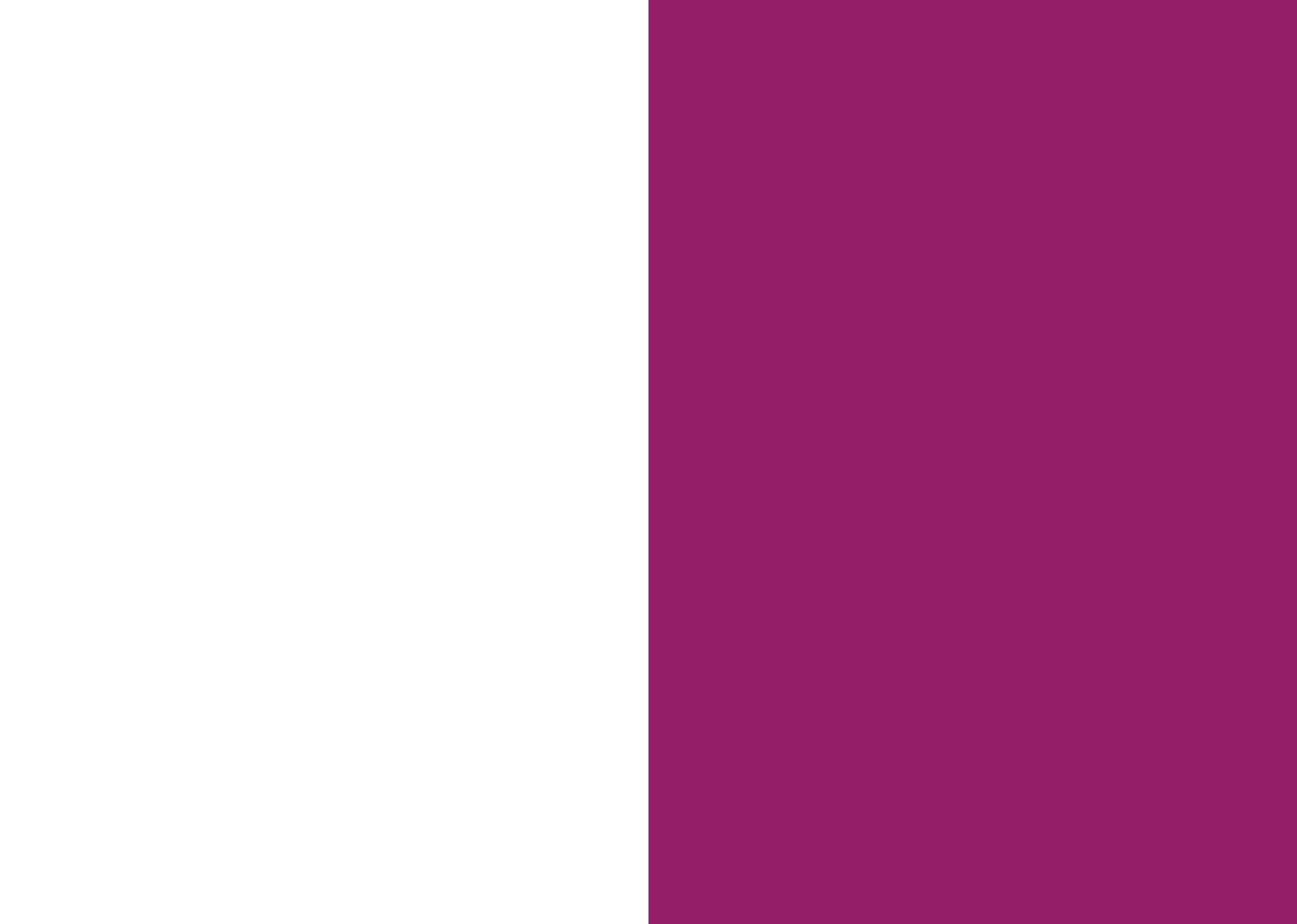
saccadé, ses mains tendues vers moi. Le sacrifice sur l'autel de la bienséance va maintenant commencer. Au milieu du parking, en face de la piscine.

Je ferme les yeux et attends.

Les mains qui me saisissent sont douces et bienveillantes, elles me caressent, me réconfortent, me serrent d'amour. Mon cœur brûle, je retrouve les sens, je n'ai plus mal, je ne suis plus vieux. J'ouvre les yeux. Mon fils est devant moi, il passait par hasard. Il pleure.

J'ai fait deux jours à l'Hôpital Cantonal, suis rentré chez moi, ai récupéré ma voiture

Demain je reprends le travail.





CONTRAT
DE QUARTIER
DE LA TAMBOURINE

VOUS AUSSI VOUS POUVEZ PROPOSER UN PROJET ET CHANGER LA VIE DU QUARTIER :

WWW.QUARTIER-TAMBOURINE.CH